

LA PLACE DU MARCHÉ

Frédéric Jésus

*« L'immobile se disperse, et le mouvement demeure »
(Hymne shivaïque)*

- 1 -

La place du Marché se voyait de haut quand on prenait la route en lacets qui dégringolait depuis le centre-ville. Elle formait un carré presque parfait, bordé sur trois de ses côtés par des bâtiments neufs, sans étage, crépis d'un blanc qui blessait les yeux à midi, et que la municipalité avait fait édifier malgré les avis circonspects des marchands et la réprobation désabusée des futurs chalands. Le dernier côté, coupé d'un vaste porche, était formé pour l'essentiel d'une haute grille scellée sur un muret. Son arrogance toute métallique n'avait d'autre prétention que de séparer le nouveau marché de la gare routière, poussiéreuse et largement improvisée, greffée à la six quatre deux sur la face nord de son emprise.

Le complexe ainsi créé de toutes pièces au contrebas de la ville résultait d'un remaniement du plan urbain qui s'était voulu aussi fonctionnel qu'intraitable, modernisateur que précipité. Les édiles avaient surtout décidé de restituer au centre-ville son aspect « historique » ou, autrement dit, touristique. On avait gratté les vieilles pierres de ses façades, aligné des bacs à fleurs le long de ses trottoirs, remplacé les lampadaires tordus et rouillés par de pimpants réverbères en fer forgé, incité les bars et les restaurants à tenir terrasse et à doubler leurs tarifs. Dans le même mouvement, les entrepôts les plus disgracieux et les marchands de demi-gros, mais aussi les échoppes de trois fois rien, les étals de fruits et légumes, les stands de bric et de broc s'étaient vus enjoins de se transporter plus bas, sous les remparts de la ville, et de se répartir les emplacements prévus sur l'esplanade fraîchement cimentée et bétonnée à leur intention. Les stations éparses d'autocars y furent aussi regroupées. Il n'y avait pas eu à discuter. Les commerçants qui le purent louèrent donc des magasins dans les bâtiments en dur. Les autres se résolurent à installer leurs tréteaux et leurs auvents sur la place. Une station-service flanquée d'un garage de mécanique automobile compléta bientôt ce qui tenait lieu de gare routière. Un beau matin, le sous-préfet vint inaugurer le nouveau site. Son discours et celui du maire furent expédiés en vingt minutes, après quoi ils disparurent dans leurs voitures pour retrouver les notables locaux autour d'un buffet servi dans un ancien entrepôt de la ville haute réaménagé en centre culturel.

Ce fut moins par désintérêt que parce qu'il dormait encore à poings fermés qu'Augustin négligea d'assister à la cérémonie sur la place du Marché. À vrai dire, il ne se doutait nullement qu'il serait amené à saisir sous peu l'aubaine de la brutale reconfiguration imposée aux espaces de sa ville natale. A vingt-cinq ans, il partageait largement l'avis de ses parents et de la plupart de ses amis selon lequel il n'était bon sinon à rien, du moins à pas grand-chose. Il vivait en s'employant comme rabatteur de voyageurs et de touristes pour le compte de quelques hôtels des alentours et dépensait

chaque jour à la loterie ce qu'il avait gagné la veille, épargnant tout juste la petite somme que ses parents, jamais à court de reproches et de soupirs affligés, lui réclamaient pour lui garantir le gîte et le couvert.

Augustin ne savait pas faire grand-chose, c'était entendu, mais il savait observer. L'après-midi qui suivit l'inauguration du nouveau marché, il alla faire ce dont le sous-préfet et le maire s'étaient abstenus, c'est-à-dire la tournée des commerçants qui venaient d'y installer leurs boutiques. Il huma l'odeur de peinture fraîche, tendit l'oreille aux plaintes quasi unanimes que les décideurs avaient soigneusement évité de recueillir – « Nous sommes loin de tout, ici ! », disaient les marchands transplantés –, nota que certains emplacements restaient vides et regagna la ville haute, en hochant la tête, par la route en lacets. Ce qui le désolait le plus était le nouvel emplacement de la gare routière, qui l'obligerait à emprunter ce chemin plusieurs fois par jour pour aller y cueillir des clients à leur descente de car. Il détestait la marche à pied et se dit que le temps était venu pour lui de changer d'occupation. Mais que faire d'autre ?

C'est dans cette humeur perplexe et ronchonne que, s'épongeant régulièrement le front d'un revers de manche, Augustin s'en retourna en centre-ville. Il jeta un regard assassin vers l'office de tourisme flambant neuf et, lui tournant le dos, fit un crochet pour se rendre, par pure routine, chez le marchand de billets de loterie. Il se demanda en maugréant si celui-ci ne serait pas prochainement amené, à son tour, à déguerpir du centre-ville.

Au même instant – le soleil était à son zénith –, un autocar faisait son entrée en gare routière dans un épais nuage de diesel, klaxon hurlant pour se frayer un passage à travers la foule tourbillonnante des piétons. Il alla stationner derrière le garage. Gabriel fut un des derniers à en descendre. Il attendit patiemment que le chauffeur eût extrait tous les bagages de la soute pour récupérer les deux valises, passablement écorchées, dont personne d'autre que lui n'aurait sans doute revendiqué la propriété. Le mot même de « propriété » semblait d'ailleurs peu ajusté à ce qu'évoquait sa silhouette filiforme. Qu'il le veuille ou non, Gabriel avait toutes les apparences d'un fieffé vagabond auquel nul n'aurait cherché à disputer quoique ce soit. Il était comme transparent aux yeux de tous. Quand il lui arrivait de passer au milieu d'une bande de gamins, la plupart d'entre eux ne lui jetaient pas même un regard tandis que quelques autres lui disaient « au revoir ». Il affectionnait pourtant les enfants, et surtout leur extrême capacité à vivre au présent, sans faire de projets, et à rire aux éclats pour ce que les adultes appellent « un rien ».

Tout comme Augustin, Gabriel n'avait guère vécu plus d'un quart de siècle. Il avait en revanche traversé tant de villes qu'il lui arrivait déjà d'oublier les noms de certaines d'entre elles. Il allait de l'une à l'autre sans but précis, et s'y arrêtait parfois pour y déployer, avec un sourire sans début ni fin, ce que contenaient ses deux valises : un assortiment de biscuits, de friandises et de bonbons multicolores et tout ce qu'il fallait – réchaud à gaz, casserole, verres, cuillères, sucre, lait concentré et thés choisis des montagnes du monde – pour proposer aux passants, en guise d'antidote à leurs préoccupations du moment, le breuvage qui reconforte l'humanité depuis la nuit des temps. Dans un petit sac à dos, il transportait aussi une couverture en laine et un oreiller qui lui tenaient lieu de logis pour la nuit. Il se lavait quand il y avait de l'eau – et il en trouvait toujours, du moins pour préparer le thé. Avec les bénéfices de ses ventes, il reconstituait ses stocks et, s'il le pouvait et le voulait, achetait un billet d'autocar pour se rendre dans une autre ville.

Campé au seuil du marché où l'autocar venait de le déposer, Gabriel en considéra longuement l'aspect. Puis, se décidant à en franchir le portique, il en fit le tour, ses valises à la main, le traversa en tous sens et jugea que le besoin de douceurs et de thé chaud s'y faisait plutôt sentir. Il y avait un point d'eau à la gare routière. Deux grandes bouteilles suffiraient pour s'y approvisionner. Il avisa le bureau de l'administration et se fit attribuer un espace libre au beau milieu de l'esplanade. Il loua une planche, deux tréteaux et un large parasol strié de couleurs vives. Il déploya ensuite sa couverture en laine sur la planche, y disposa son matériel et son fourbi de friandises. Enfin, il alla quérir de l'eau, bourra sa pipe de tabac noir et s'installa devant l'étal ainsi échafaudé comme si l'éternité avait la saveur de l'éphémère.

Le soir venu, Gabriel avait vendu assez de friandises et de thé aux marchands, aux chalands et à leurs enfants pour pouvoir se faire servir une soupe aux vermicelles dans une échoppe qu'il avait repérée au coin sud-est du marché. Sous le double toit de la planche et des étoiles, et roulé dans sa couverture, il passa ensuite une nuit paisible à peine troublée par les clameurs des autocars qui faisaient étape ou terminus à la gare routière.

Dans le lit de camp que ses parents, grommelant, lui concédaient encore dans le couloir de la petite maison familiale, Augustin traversait quant à lui une nuit bien plus agitée. « Que faire, où et comment ? » étaient les questions qui taraudaient son insomnie au rythme de la course effrénée que se livraient une ribambelle de souris dans le grenier, juste au-dessus de son crâne en feu.

Le lendemain matin, Gabriel livra ses paupières aux premiers rayons du soleil, doucement, paisiblement, en parfait accord avec le rythme de vie qu'il s'était choisi. Il s'étira, alla se laver aux toilettes de la gare routière, y remplit d'eau ses deux bouteilles, retourna à son stand, alluma son réchaud et s'octroya les premiers verres de thé de la journée. Bientôt, les marchands qui ouvraient leurs boutiques ou qui déployaient leurs étals vinrent le saluer et profitèrent de l'opportunité d'un thé brûlant en anticipation de la fièvre des affaires. On échangeait les nouvelles de la veille. Gabriel prêtait une oreille attentive à tous, posant des questions et souriant en hochant la tête à l'évocation des bénéfiques comme des jalousies. Chacun devinait, à son attitude, qu'il n'y avait guère à se méfier de lui et qu'il serait agréable de venir, aux heures creuses, fumer une cigarette et deviser avec lui du cours de la vie du commerce et de celui de la vie en général.

Pendant que la place du Marché s'ébrouait de la sorte, les évènements se précipitaient pour Augustin qui, maudissant tout à la fois la municipalité, les souris et son père, n'avait guère dormi plus de trois heures lorsque ce dernier le réveilla d'un coup de pied logé dans l'armature du lit de camp, assorti d'un « Allez, debout, incapable ! Crois-tu que c'est en dormant que ta mère et moi avons trouvé les moyens de t'entretenir ? », etc. Dix minutes plus tard, Augustin était dans la rue, accompagné de loin par les imprécations de son père. Il alla acheter un beignet et un verre de thé dans une échoppe et, avisant de l'autre côté du carrefour le marchand de billets de loterie, alla à tout hasard s'enquérir auprès de lui des résultats du tirage. C'est alors que la balustrade en bois au pied de laquelle l'homme avait installé sa planche et son tabouret trouva une nouvelle raison d'être. Augustin sentit en effet ses jambes refuser soudain de le tenir debout lorsqu'il réalisa que le billet froissé au fond de sa poche était gagnant. Pas le gros lot, non, mais cinquante fois plus que ce qu'il

avait jamais gagné à ce « jeu de fainéants », comme disaient ses parents. Et de quoi, assurément, chasser les insomnies.

Augustin ne resta pas longtemps collé à la balustrade. Sans même terminer son beignet, il partit en fonçant, traversa la ville comme chaussé des bottes magiques des contes de son enfance et se présenta au bureau des jeux à peine deux minutes après son ouverture. Il toucha la somme correspondant à son numéro, recompta amoureusement les billets qu'on venait de lui passer à travers le guichet et, alors seulement, il se mit à réfléchir à ce qui lui arrivait. Il passa la matinée entière à parcourir la ville en tous sens, à se rendre çà et là, à fouiner parmi les suggestions de ses vieux copains de combine. Il fit la tournée des grooms des hôtels pour lesquels il avait travaillé – là étaient les véritables soutes de la ville en mouvement – , s'offrit un peu avant midi un vrai petit déjeuner et se prit à repenser à l'inauguration du nouveau marché.

Gabriel, quant à lui, multipliait les allez retours au point d'eau de la gare routière. En début d'après-midi, il envoya un gamin se renseigner auprès du grossiste en confiseries de la ville sur les moyens de se réapprovisionner. Son stand connaissait un vif succès. De toute évidence, la tension occasionnée par la pulsation des ventes et des achats était telle que les protagonistes aspiraient assez souvent à s'en éloigner le temps d'un plaisir passer. Tout en leur préparant du thé et en leur présentant ses sucreries, Gabriel percevait les effluves de cette excitation. Il taisait ou disait les mots qu'il fallait pour l'apaiser autant qu'il le pouvait. Disponible et concentré, plus transparent qu'un miroir, il accordait une attention égale à l'égard des soucis de chacun et manifestait à tous un respect sincère. Semblant flotter au-dessus des contraintes et ne jamais s'efforcer à quoique ce soit, il s'intéressait à tout ce qui ne le concernait pas et sur quoi il n'avait nulle prise. Il attachait la même importance à l'évocation du retard de livraison d'un rouleau de tissu ou d'une carcasse de bœuf qu'à la course du soleil dans le ciel épaissi de brumes de chaleurs ou qu'à l'arrivée bruyante de l'autocar express venu de la capitale. Le tournoiement permanent et l'excitation éphémère du monde formaient à ses yeux un tout stable et mouvant, et il aimait assumer la part modeste qu'il y prenait en accueillant les manifestations qui passaient à sa portée. En moins d'une journée, il s'était laissé imprégner par l'atmosphère et tous les petits événements qui donnaient à la place du Marché un aspect si particulier, mais si semblable aussi à tous les autres lieux du monde où il avait posé ses valises et son sourire. Et cette similitude reposait sur le mouvement perpétuel qui l'animait. Par la grâce de l'activité des hommes, de la nonchalance des chiens errants et du chant des oiseaux dans le bois qui jouxtait l'esplanade, aucune seconde du temps qui coulait n'était comme la précédente ni ne laissait présager de ce que serait la suivante.

Il y eut ainsi un moment dans l'après-midi où, derrière le petit attroupement de ses clients, Gabriel vit arriver un jeune homme aux gestes saccadés et au visage flamboyant de joie. Accompagné d'un administrateur du marché, il venait prendre livraison de l'un des derniers emplacements restés vacants, à l'angle d'un bâtiment qui concluait l'aile nord du marché. Tout en signant à la chaîne la liasse de papier que lui présentait l'officiel cravaté, le jeune homme supervisait l'installation de la ligne téléphonique et des combinés en série à laquelle procédait le technicien famélique et blasé qui les accompagnait. Gabriel était captivé par le fait que, au moyen de quelques fils et branchements, on puisse aussi rapidement entreprendre de relier – par la parole tout du moins – un point de l'univers à tous les autres.

Augustin, qui était la cause et l'auteur de ces événements, ne s'arrêtait guère à d'aussi spéculatives considérations. Il savait qu'il devait en être ainsi, puisque tel était son projet. Observateur comme il l'était, il avait pressenti que les besoins d'échanges à distance seraient bientôt importants sur la nouvelle place du Marché, mais remarqué aussi que, pour l'instant, ils n'étaient pas couverts. Grâce à son réseau de relations plus ou moins interlopes, il avait dès midi converti l'essentiel de ses gains à la loterie en un stock pré-formaté de dix mille minutes de télécommunication – il s'agissait d'un marché récent, explosif et prometteur – et décidé de consacrer le reste à la location d'une boutique et à la mise en place de quatre postes téléphoniques qu'un montage sommaire de planches en contreplaqué et de vitres en plastique allait permettre, par le tour de main d'un copain menuisier, d'enclôtrer dans des cabines sommaires. Le dispositif qu'il avait imaginé consistait à revendre au détail les minutes qu'il avait acquises au prix de gros et à engranger assez vite un bénéfice substantiel dont il verrait ensuite ce qu'il conviendrait de faire. Levé avant les coups de pied de son père, il pourrait s'envoler vers l'avenir de son choix. Que décollent ses premières ambitions, et une promesse inédite de liberté enlèverait Augustin à tire d'ailes et le déposerait, ivre de tous les possibles, au seuil du palais des vertiges. À peu de choses près ...

- 2 -

Pour impatient qu'il fût de voir fructifier son intuition, Augustin eut bientôt fait de venir, lui aussi, fréquenter le stand de thé de Gabriel. Aux propos de circonstance succédèrent, dès le troisième verre, des bribes de confidences. Gabriel était ainsi fait que sa seule présence, paisible et silencieuse, suscitait la confiance de ceux qui butinaient dans les parages. Il semblait quant à lui disposé ni à cueillir de fleurs, ni à recueillir de miel. En Augustin, Gabriel eut vite perçu - sans le lui montrer – la tension d'un homme qui, habitué depuis toujours à ce qu'on le dise sans qualités, venait soudain de partir à la recherche du temps perdu. Commercialement parlant, son projet était limpide : revendre à l'unité du temps acheté en masse. Humainement parlant, il ressemblait à une revanche : infléchir à son profit les paramètres de l'éternité, remettre à flot le temps englouti dans un passé sans fond, ranimer les aiguilles de l'histoire. Le temps concédé à ce projet devait permettre de construire et de meubler l'espace d'un temps nouveau. L'équilibre des communications n'aurait d'autres choix que de se soumettre à ce défi.

Réduire les distances au motif de gagner du temps était un pari futile dont Gabriel pensait qu'il anesthésiait le désir, qu'il gaspillait l'énergie de l'attente, qu'il effaçait au fur et à mesure la conscience du chemin parcouru et les plaisirs de l'approche. Faire abstraction de telles évidences et tenir boutique en exhibant, sous vitrine, la promesse de tels raccourcis : voilà ce qui conduisait selon lui à se livrer pieds et poings liés à une logique de contrebande et, surtout, à troquer l'être et la chair pour les idées que l'on s'en fait.

Mais de cela, Gabriel ne soufflait mot. Chaque fois qu'il allait chercher de l'eau, il examinait de près, sans se permettre d'en juger, la façon dont tournait le commerce d'Augustin. En réalité, il ne tournait pas, il virevoltait. On aurait dit qu'il ne pouvait s'organiser autrement que dans l'agitation. Augustin était à son aise - et il frôlait même l'extase - quand il pouvait traiter avec plusieurs clients à la fois : le premier dont il inscrivait le numéro de téléphone demandé, le deuxième dont il composait le numéro déjà noté, le troisième et si possible le quatrième qu'il orientait vers l'un des postes encore libres dès

qu'ils se mettaient à sonner, et le cinquième voire le sixième dont il encaissait le montant des minutes consommées que lui indiquaient des compteurs sans cesse remis à zéro. Cette rotation effrénée s'observait généralement en fin de matinée ou en milieu d'après-midi. Pour des raisons qui, manifestement, ne relevaient pas de la seule jouissance des affaires qui roulent, elle constituait le scénario préféré d'Augustin. Lorsque les choses allaient à ce rythme, les échanges auxquels il se livrait avec ses clients – numéros de téléphone, numéros de poste, sommes dues – se résumaient à des séries de chiffres. Les phrases étaient réduites à leurs dimensions utilitaires et codées et il semblait à Gabriel que tel était, de part et d'autre, le but recherché. Les clients d'Augustin étaient des commerçants ou des chalands affairés, contraints par l'urgence ou par les circonstances à établir un contact à distance de la place du Marché. Ce qu'ils avaient à faire savoir ou à résoudre par téléphone comptait bien plus à leurs yeux que celui qui en fournissait l'opportunité. De son côté, Augustin exploitait leurs impatiences, et il lui importait peu que les clients eussent à consulter l'état des stocks, à solliciter leur comptable ou leur banquier, à procéder à une déclaration d'amour ou de guerre, à réserver une chambre d'hôtel ou une place dans un train, à demander un rendez-vous à leur dentiste ou à leur notaire. Il jouissait seulement de capitaliser ainsi leurs besoins impérieux de contact avec celles et ceux à qui ils devaient poser une question, apporter une réponse, prescrire ou contester un délai.

Gabriel recevait la plupart de ces mêmes clients, à d'autres moments, en d'autres circonstances, celles qui les voyaient hésiter devant l'urgence, s'en fatiguer ou douter de sa nécessité. Il les accueillait, les écoutait et leur parlait parfois, en ces instants privilégiés où rien n'était plus important pour eux que de s'octroyer l'aumône d'une pause. La disponibilité qu'ils décelaient en lui était le reflet de celle qu'ils venaient quémander. Les considérant avec bienveillance, il se disait que les travailleurs se croient si souvent pressés qu'ils finissent par s'identifier au fruit de leur travail. Quand ils prenaient le temps de venir lui dire « je suis pressé », se brûlant parfois les lèvres au thé trop chaud, engloutissant les biscuits à la chaîne, ils avaient l'air de dire « j'ai hâte de ne plus l'être, je veux trouver un autre temps qui me convienne avant d'être réduit à une épluchure et à une pulpe sèche ». La façon d'être de Gabriel satisfaisait à leurs attentes. Il ne leur répondait rien d'autre, le plus souvent, que « je suis ici, maintenant, pour vous – j'y serai peut-être encore demain : le même, et aussi différent que vous le serez aussi. Et dès aujourd'hui : comme vous, et autre que vous, acteur à ma manière sur cette place de marché comme vous l'êtes à la vôtre, proches de moi un instant et projetés si loin l'instant d'après. Vous pensez pouvoir fuir le présent et que le présent peut vous fuir. Mais il vous faudra vivre le futur avant de le raconter. Alors de quoi parlez-vous aujourd'hui, sinon de ce que vous êtes, et resterez peut-être ? ».

Enfin, Gabriel ne leur disait pas vraiment ces mots. Mais ils les entendaient, et il leur tendait ce miroir. Et, songeurs, ils s'éloignaient en hochant la tête, puis fonçaient de nouveau vers leurs affaires. Augustin était de ceux-là. Les billets de banque qu'il triturait à longueur de journée lui tachaient les doigts et lui vrillaient l'esprit.

Les deux jeunes gens se savaient proches – par l'âge, par la concomitance de l'installation de leurs petits commerces au cœur du marché vibronnant, par la complémentarité des services qu'ils procuraient à tout un chacun. Mais ils se sentaient différents. Quand la soirée en venait au point où elle touche la nuit, que la place s'engourdissait un peu, ils se retrouvaient parfois au stand du marchand de soupe, et ils parlaient de leurs façons de voir et de vivre le monde. Gabriel passait

d'une ville à l'autre et n'était d'aucune d'elle. Augustin n'en connaissait qu'une et la connaissait toute. Leurs espaces n'ayant pas la même échelle, leurs conceptions du temps ne puisaient pas aux mêmes sources.

Augustin expliquait :

- « Je vends du temps à de grands enfants qui en ont besoin pour se sentir aimés. Ils n'en font pas grand-chose de précis. C'est juste du temps conquis sur ceux qu'ils appellent et dont ils voudraient oublier que leur amour n'est que maîtrise et possession. Mais ils ne veulent rien savoir de cela et je ne veux rien leur en dire. Ils règlent leur note avec des mots et des mines de gens pressés. Si souvent pressés qu'ils finissent par se prendre pour le fruit de leurs activités. En tout cas, ils sont devenus celui des miennes ! ».

- « Et tu deviens comme eux », commentait Gabriel. « Toi aussi tu te dis « pressé » chaque fois que je te vois, comme si tu avais hâte de ne plus l'être. Comme si, par peur de te trouver réduit à l'épluchure et à la pulpe sèche, tu voulais regagner le temps au fur et à mesure que tu le vends. Tu scrutes ta montre, puis la table des horaires, puis ta montre à nouveau, et le car risque d'arriver et de repartir sans que tu t'en rendes compte. Pour ma part, j'ignorais l'itinéraire de celui qui m'a conduit jusqu'ici, mais il m'y a conduit. Je n'attends rien, et tout arrive. Je laisse venir ce que le temps m'apporte. Vraiment, je me demande lequel de nous deux a le plus de temps à revendre ».

- « Je suis pressé, c'est évident. Mais pressé, surtout, d'en finir avec ce stock de temps qui encombre mes étagères. Je ne veux pas rester rivé à mes machines à communiquer ni à ceux qui, grâce à elles, peuvent enjamber l'espace quand bon leur semble. Etre ici et maintenant doit me permettre, demain, d'être ailleurs. Bien sûr, toi qui n'attends rien, tu es déjà partout à la fois ... ».

- « Sans doute », reprenait Gabriel d'un air songeur. « Et je ressens en une seconde toute l'histoire du monde depuis sa création. Mais cela ne change rien à ma façon d'être. Ni d'être, pour mes clients, le miroir qu'ils voient en moi ».

Et Gabriel était en effet à lui seul le monde entier depuis toujours. Il n'avait pas plus de temps à perdre que de temps à gagner. Son seul projet était de ne rien attendre. L'attente n'était pour lui qu'une phase oubliée du projet, celle qui décentre de l'immédiat et qui prétend organiser des tensions entre le présent et le futur, entre le déjà là et le peut-être possible. Si l'attente devait se substituer à l'espoir, Gabriel optait pour l'espoir – et, à sa façon, Augustin faisait de même.

Gabriel avait résolu d'occuper pleinement l'écart entre ce qui est et ce qui devrait être. Plutôt que de se consacrer à quelque « projet » que ce soit, il préférait se rendre totalement disponible à ce qui est, laisser chanter à ses oreilles l'écho de ce qui fut, quel qu'en soit le colporteur, et – surtout – rester ouvert à l'inattendu, lui permettre de prendre place sans le craindre ni le circonscrire.

Au milieu du vacarme, des allées et venues incessantes du marché où tout s'échangeait, où chacun pensait gagner ce que chacun savait perdre, sous la clameur des enchères, des interpellations, et des paumes qui s'entrechoquaient en topant les accords, au cœur de ce microcosme fiévreux drainé par la ronde des autocars, Augustin et Gabriel partageaient à peu près le même sort. Mais alors que le premier regardait loin devant lui pour dévisager l'avenir, le second observait la ronde que faisait son ombre autour de lui.

- 3 -

Oui, la place du Marché se voyait de haut quand on prenait la route en lacets qui dégringolait depuis le centre ville. Mais on voyait surtout s’y déployer des contradictions venues du plus profond du monde, forgées et fondues et reforgées depuis un âge si reculé que l’idée même de la « nouveauté » d’un marché ou de quoi que ce soit qui agite les hommes faisait ricaner d’aise tous les corbeaux des alentours.

Augustin et Gabriel, sans le savoir ni s’en soucier, jouaient des rôles immémoriaux sur cette scène profuse aux coulisses en béton chaulé et qui, en guise de rideau, entrouvrait sa grille sur une route tout en poussière menant droit vers l’horizon. Et, comme toujours, on ne savait guère qui étaient les acteurs et les spectateurs, ni ce qui les distinguait vraiment.

Les cars fatigués venaient faire une pause, se soulager de leurs passagers et de leurs bagages, en prendre de nouveaux et repartir. Tel était le flux du public, et chacun devenait acteur en prenant place sur la place, en cheminant entre les échoppes, en commerçant, en se restaurant, en négociant un gîte ou une confiance, en tenant son rôle ou en l’improvisant.

Parmi eux, Gabriel déployait tous ses talents, puisés du fond de ses deux vieilles valises et d’une tradition plus ancienne encore de contemplation modestement active. On ne pouvait que se réjouir de le voir préparer ses verres de thé brûlant pour le réconfort de chacun et de tous. Augustin de son côté, résolument actif et bien peu contemplatif, œuvrait pour l’excitation de chacun et de tous. Il vendait du dialogue à l’unité, du dialogue avec tout ce qui n’était pas dans le marché mais qui finissait par y ramener. Autour de son stand de compteur et vendeur de temps, les liens se faisaient et se défaisaient, ceux qui unissent et ceux qui entravent. Le marchand de thé, lui, ouvrait à chacun une porte intérieure par laquelle toutes les visions du monde pouvaient se faufiler et circuler. Autour des deux jeunes gens se pressait le même public, impatient de se projeter au-delà de l’espace du marché sur l’échine fougueuse de la technologie, ou soudain désireux de venir se replier sur soi le temps d’une douceur et d’une rêverie. Toujours, d’une façon ou d’une autre, de s’échapper il semblait être question pour les acteurs consentants du spectacle du monde ...

- « Ce marché finira par s’éteindre », prédit un jour Gabriel en tendant une tasse de thé et un biscuit à Augustin.

- « Peut-être bien. Mais s’il n’est qu’un feu de paille, c’est le moment ou jamais de se réchauffer », répliqua Augustin dans un grand éclat de rire. L’enthousiasme de ses dents blanches était communicatif. Gabriel sourit à son tour.

- « Le maire doit être satisfait du succès de ton négoce. Il rend la place plus bavarde », reprit-t-il.

- « Il doit être satisfait aussi du tien. Il rend la place plus humaine. »

- « Cet endroit est hideux. La ville y a déversé tout ce qu’elle ne veut plus voir ni savoir d’elle. Mes clients m’en parlent comme de sa nouvelle cave. Ils y fourbissent la cuisine des hauts quartiers. »

- « Ne sois pas si sévère ! », répondit Augustin. « Quand le maire a voulu implanter ici cette ruche pour ses chères abeilles, il avait la loi et la plupart de la ville de son côté. Le sous-préfet n’a pas manqué de le rappeler le jour de l’inauguration. Je n’y étais pas, mais mon père me l’a raconté. »

- « Je n’y étais pas non plus et j’ignore tout des inaugurations, mais qui dit un début annonce une fin. »

- « Moi j'y étais ! ».

Les deux hommes sursautèrent au son de cette voix féminine qui venait de s'immiscer entre eux. Ils se retournèrent pendant qu'elle objectait : « Mais vous avez tous les deux tort d'avoir raison. »

Joyeuse et étincelante de jeunesse dans sa robe jaune, elle leur sauta aux yeux. Elle avait peut-être seize ans, pas plus de dix-sept.

- « Je vous ai écouté parler de la place du Marché et de votre méfiance envers ce qui est nouveau. Mais aussi de tout ce que vous lui devez. Je m'appelle Cindrella, et je goûterais bien un peu de ce thé. »

Gabriel se présenta et alluma son réchaud. Augustin se présenta à son tour et lui remit sa carte en lui indiquant la direction de son échoppe. Ils devinrent vite amis.

Ou plutôt, Cindrella leur manifesta très vite maints signes d'amitié, toujours cherchant à leur « ouvrir les yeux », comme elle se plaisait à dire, et toujours encline à les rassurer. Elle eut vite fait de se convaincre qu'aucun de ces deux beaux gaillards n'avait conscience de ce qu'il faisait de sa vie. Elle les provoquait.

Buvant moult tasses de thé, elle sut ne rien dire d'elle et faire parler Gabriel de lui. Ce n'était guère son habitude. Il disait qu'il aimait regarder sans vraiment participer. Cindrella n'en croyait goutte. Il était selon elle installé au beau milieu de la marche du monde, totalement concerné et totalement impliqué.

- « Quoi que tu dises et que tu fasses, même silencieux et même inactif, tu ne fais que nourrir ce qui te nourrit. C'est banal. Mais sympathique. Je te suis bien reconnaissante de daigner t'intéresser à nous autres, du haut de ton temple. Mais peux-tu m'en faire descendre une autre tasse de thé ? »

Gabriel obtempérait volontiers et argumentait de plus belle, de son air détaché et nonchalant. Il puisait dans sa besace à souvenirs ce qu'il lui désignait comme les preuves de son indépendance absolue.

Cindrella, cependant, finissait par se lasser de ces monotones confidences et de ce qu'elle était prête à dénoncer comme un manque chronique d'enthousiasme. Aussi, chaque fois qu'elle venait au marché – pour des raisons jamais révélées –, ne manquait-elle pas d'aller téléphoner une fois ou deux dans les cabines d'Augustin. S'il ignorait à quels interlocuteurs correspondaient les numéros qu'elle lui tendait, il voyait bien qu'elle en ressortait d'humeur plus souvent taquine que chagrine. Son agitation permanente la faisait rire.

- « Si tu vends du temps », lui disait-elle, « c'est pour ne pas voir le futur. Tu crois être près du but, mais tu as à peine franchi la porte. Pire : plus tu crois t'éloigner, plus tu te rapproches. Je te suis bien reconnaissante de daigner te rapprocher de nous autres, mais tu n'es pas né bien loin, pas vrai ? Tiens, passes-moi donc ce numéro, veux-tu ? ». Et elle lui tendait un papier.

Bien qu'elle fut moins âgée, Cindrella voyait en Gabriel et Augustin deux braves gars immergés dans le présent comme malgré eux et ne levant la tête que pour n'en rien voir, deux adorables irresponsables ne voulant rien connaître des conséquences de leur inaction ou de leur fébrilité. Mais elle les aimait bien tels qu'ils étaient, et plus elle leur donnait des preuves, plus ils en semblaient sidérés. Elle fracassait leurs routines. Gabriel songeait déjà à repartir, à changer de site. À contre-courant de ses résolutions initiales, Augustin décida d'investir ses premiers bénéfices dans un nouveau stock de minutes téléphoniques. Cindrella, elle, se contentait d'être là, chaque fois qu'elle le pouvait, si jeune, si vive et si profondément consciente que chaque acte a des effets qu'on ne saurait ignorer. Elle les turlupinaut avec cette idée. Elle leur rendait la place du nouveau marché désirable. Elle avait l'air d'y croire. Dans son éternelle robe jaune, elle avait le souci constant de la beauté et de la chaleur de chacun de ses actes.

Beaucoup d'enfants travaillaient pour les marchands de la place. Cindrella aimait les attirer vers le stand de Gabriel et leur y offrir des friandises et du thé avant qu'ils ne reprennent leurs livraisons ou qu'ils rejoignent leurs patrons.

- « Je nourris ce qui les nourrit », lançait Cindrella à Gabriel.

- « Tu ferais mieux de les conduire à l'école », maugréait celui-ci.

- « Attention Gabriel, tu sors de ta contemplation. Regarde comme tu t'engages ! ». Et elle s'éloignait dans un fou rire.

Elle s'était procuré le numéro du standard d'Augustin. Elle lui téléphonait, le plus souvent de ses propres cabines, pour lui raconter combien la vie était douce dans les vertes vallées, au bord des rivières, loin de ses deux acariâtres parents dans le couloir desquels il s'obstinait à remonter dormir chaque soir après la clôture de son échoppe. Comment Cindrella le savait-elle ? Il ne lui avait rien dit de cela. Il avait beau protester qu'il s'agissait d'économiser le coût du gîte, il ne la sentait pas dupe. Elle se moquait gentiment de lui et lui parlait de truites et de brochets en lui faisant de grands gestes derrière la vitre de la cabine. Pendant ce temps, les clients s'impatienzaient et Augustin s'emmêlait dans ses fils et ses factures pour la plus grande joie de la jeune fille.

Mais la fée jaune fut aussi la meilleure des amies lorsque vinrent les mauvais temps.

Ce fut d'abord la lente installation d'une chaleur et d'une sécheresse épouvantables. On réalisa, mais trop tard, qu'encaissée comme elle l'était, ceinturée de béton brûlant et asphyxiée par les armées de bus pétaradant à plein diesel à son seuil, la place du nouveau marché s'avérait une abominable fournaise. Les chalands la désertèrent en masse, les affaires s'évanouirent comme flaque au soleil. On s'avisait aussi que, la ville haute ayant capté par ses pompes l'essentiel de l'eau potable, elle pouvait décider, par souci de bonne gestion, d'en rationner son tout nouveau marché. Ce qu'elle fit sans barguigner. Lorsque chutent les affaires, les robinets se tarissent. C'est la loi du genre. Le sous-préfet l'avait bien dit.

Cindrella apporta discrètement des seaux d'eau à Gabriel et s'éloigna avec des allures mystérieuses, l'index posé en croix sur un sourire de conspiratrice. Les rares occupants du marché eurent vite fait de redécouvrir les vertus du thé brûlant face aux canicules. Gabriel eût recueilli leurs larmes de gratitude éperdue s'il n'avait pas fait trop chaud pour en verser. Cindrella ne fut pas en reste pour Augustin et lui apporta aux premières heures de la matinée deux parasols qui firent merveille toute

la journée et les suivantes. On venait spontanément s'y abriter et y prendre des nouvelles de l'extérieur. Augustin et Gabriel se sentirent utiles et appréciés. Cindrella était une vraie fée pour eux et, partant, pour tout ce qui restait debout dans le marché.

Au bout de quelques jours, les nuages furent enfin de retour et, avec eux, vinrent les premières pluies. Immédiatement, la chaleur baissa, les chalands réapparurent, les affaires reprurent et les robinets se remirent à couler à flot. On tourna le dos à l'enfer.

Mais, après les premières pluies, vinrent les secondes, et les suivantes. Profuses et torrentielles. En moins de deux jours, la place fut totalement inondée. Ce fut l'autre visage des mauvais temps. L'incurie fit coup double. Les flux s'inversèrent. On réalisa maintenant que, conçu à la va-vite et sans drainage, le marché se révélait le déversoir ultime des gouttières de la ville haute. Il était trop tard pour agir. La boue fit son entrée sur le sol cimenté du marché. Ce fut un cloaque, une vraie catastrophe. Les fruits, les cartons vides, les joujoux en plastique flottaient aux pieds des tréteaux sinistrés. Des excréments de toutes origines remontèrent à la surface. Des mesures auraient encore pu s'imposer, mais tout le monde désormais se fichait de tout. C'était la débâcle, et lorsque l'électricité revint à la seconde nuit du déluge, elle ne fit que rendre plus visible encore l'ampleur du désastre.

En voulant récupérer son petit réchaud à gaz qui semblait vouloir partir à vau l'eau, Gabriel butta sur un paquet englouti, glissa et s'étala dans la fange, suivi de la couverture et de tout ce que comportait son étal. Le thé et une partie des biscuits étaient irrémédiablement perdus, les bonbons dispersés fondaient à vue d'œil. De son côté, Augustin eut vite fait de constater que toutes ses lignes, sauf une, avaient lâchement disjoncté et que des flots de boue s'étaient invités dans la plupart des cabines. Il hésitait amèrement entre le suicide, le projet de renouer avec les coups de pieds au cul de son père et celui de s'administrer d'urgence une cuite comateuse. Chacun avait le moral en noyade.

Chacun sauf Cindrella, qui s'activa aussitôt et révéla de nouveaux talents, ultimes et insondables. Elle sut trouver Gabriel, constata l'état pitoyable qui était le sien et lui porta une couverture sèche et un thermos de thé que seule une intervention miraculeuse avait pu lui permettre de se procurer. Il se débarrassa de ses vêtements maculés et s'enveloppa dans la couverture. Ils burent en grelottant à la même tasse. Elle se glissa sous un pan de la couverture. Puis, lorsque l'électricité fut coupée de nouveau, elle se donna à lui sur le tréteau resté à peu près en place. Ce fut une pure merveille, un *tutti frutti* de douceur et de désir au beau milieu d'un océan de détresse.

- « Je suis venue mourir et renaître dans l'écart de nos peaux », lui dit-elle.

- « Qu'il en soit ainsi de tous les écarts », lui glissa-t-il à l'oreille.

Et il en fut ainsi.

Et il en fut ainsi encore avec Augustin qui s'activait comme un naufragé, échevelé, à moitié délirant, ruisselant de fièvre. Cindrella lui tendit d'abord un vaste et dérisoire mouchoir à carreaux. Puis, se prenant à parler comme lui, avec lui, tout contre lui qui haletait à exiger de l'aide dans le pauvre combiné rescapé du court-circuit, elle lui tendit aussi ses lèvres et ce fut un autre court-circuit quand Augustin, renonçant à hurler ses appels de dépannage angoissés, trouva sur la bouche de Cindrella la

meilleure des réponses possibles. Leurs corps, abandonnant sur place l'idée de toute jonction extérieure, allèrent se mêler au fond d'une cabine pendant que le récepteur sombrait en ludion dans la fange au bout de son fil torsadé. Ils reçurent toutes les tonalités du monde. Ils vécurent un rendez-vous satellitaire.

- « Je suis venue mourir et renaître à quelques secondes de ta peau », lui dit-elle.

- « Ou peut-être à une seule d'entre elles : la première de toutes les secondes », lui glissa-t-il à l'oreille.

Mais ce fut la dernière, et elle glissa à son tour sur le fil du temps retrouvé.

Les pluies s'éloignèrent. La place eut vite fait de boire son eau et sa boue, de balayer les scories du déluge, de remonter ses stands, de reconstituer ses stocks, de rebrancher tous ses compteurs, et tout fut bientôt comme avant. Les enfants furent les premiers à revenir voir Gabriel. Les marchands assiégeaient les lignes restaurées d'Augustin.

Toutefois quelque chose n'allait pas. Les marchands s'inquiétaient au téléphone. « Pourquoi les clients ne reviennent-ils pas ? » : telle devint leur principale question. Et de fait, ils ne revenaient pas. Les enfants qui achetaient des friandises à Gabriel étaient ceux des marchands.

Augustin comme Gabriel vivaient dans le souvenir éperdu de leur dernière rencontre avec Cindrella. Mais ils ne la revirent pas non plus. Elle s'installa dans leurs songes et tous les autres phénomènes se brisaient à leurs yeux en morceaux épars.

Il fallait pourtant se rendre à l'évidence, le marché s'était immobilisé. Seules les marchandises peuplaient les étals. Mais plus personne ne semblait avoir besoin de rien. Augustin et Gabriel ne savaient pas s'ils rêvaient – mais ils avaient les yeux grands ouverts – et si tel était l'air qu'avait pris le temps. La lune, ascendante, observait elle aussi l'état des lieux.

Un beau soir, Cindrella appela Augustin et lui fixa rendez-vous le lendemain matin, ainsi qu'à Gabriel, pour leur faire part de ce qu'elle présentait comme « une grande nouvelle ».

Le matin venu, elle surgit dans une nouvelle robe jaune – qui tirait désormais sur le bouton d'or, remarquèrent-ils – et elle leur annonça, radieuse et presque triomphante, son tout proche mariage avec le fils du maire. Les noces devaient être célébrées dans la semaine qui venait. Elle les aurait volontiers tous deux invités, ajouta-t-elle, mais elle était certaine qu'ils s'y ennuieraient. Elle les embrassa gaiement et s'en retourna vers le taxi qui l'attendait devant la grille du marché, d'où elle leur fit un petit geste d'adieu de la main.

Pour finir, les affaires reprurent lentement. Les clients revinrent en nombre. Des commerces en dur changèrent de main. De nouveaux stands prirent racine. Les autocars étaient de nouveau bondés. On installa un château d'eau. On creusa des drains autour de la place.

Ayant épuisé son second stock de temps – celui qu’il avait acquis aux temps fastes – , Augustin joua ses bénéfices à la loterie, les perdit en trois tirages, et s’en retourna coucher dans le couloir familial, réveil matin paternel en prime.

Gabriel se décida un beau soir à ramasser son fourbi, à le caser dans ses deux valises, et à fermer son sac. Après un dernier bol de soupe aux vermicelles, il prit un bus de nuit et se roula dans sa vieille couverture, qu’il avait retrouvée et nettoyée.

Dans un dernier rayon de soleil, il vit la route en lacets qui, comme ramassant ses forces depuis la place du Marché, s’élançait vers le haut du centre-ville.

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

La place du marché - 2004

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous

n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier,

transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0564-5